

Antoinette-Marceline : [suite]

Autor(en): **Séguin, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **22 (1884)**

Heft 36

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188357>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pas tout ce que vous nous faites perdre. D'ici au second débat, amendez-vous et vous repentez ; sans quoi vos électeurs pourraient bien vous témoigner tout le ressentiment qu'éprouvent déjà les futures électrices de l'Avenir, que M. Dufour nous prédit !

★

Onna fenétra àoverta.

N'y a rein que fassé atant pliési quand l'est qu'on va dein lo défrou, coumeint dè reincontrâ dâi villio z'amis qu'on n'a pas revus du grandteimps. On iadzo qu'on s'est demandâ coumeint va la santé, et qu'on a tapâ po demi-pot, cé guieux dè relodzo coumeincé à traci coumeint on einludzo. C'est que, ma fâi, quand on sè met à redévezâ de l'écoula militéro, dâi cours dè répétitions et dâi villio came-râdo que sont venus caporat âo sergent, âo que sè sont mariâ ; y'èin a po on momeint ; et s'on iadzo on coumeincé à contâ dâi godriolès et dâi farcès, lè z'hâorès ne comptont pequa et l'est rudo molési dè botsi.

Eh bin, l'est cein qu'est arrevâ y'a on part dè teimps à n'on citoyein dè pè lo grand distrit. L'étâi z'u dein lo défrou, iô l'avâi retrovâ dâi vilhiès cognessancès, et iô, tot ein batollieint et ein djaseint, l'aviont pi trâo pompâ. Assebin, quand lo gaillâ, qu'avâi z'u on bon bet à voïadzi po sè reintornâ, fut proutso dè l'hotô, lo sono lo pre, et arrevâ dein lo prâ qu'étâi decoutè sa maison, s'étâi dézo on pomâi et sè met à ronclliâ coumeint on benhirâo. Ma fâi, ellia né quie, fasâi on bocon frais ; on étâi onco âo sailli-frou, et ne fasâi pas tant bon que dévant ; assebin, âo bet d'on momeint, noutron lulu, tot ein droumesseint, cheintâi lo fraï et grebolâvè.

— Cliioudè-vâi la fenétra ! se sè met à bordenâ.

Ma fâi, coumeint bin vo peinsâ, n'avâi nion po lâi obéi, et lè petits revolins dè bize dzalâie lâi sociâvont adé su la frimousse, que lo pourro diablo étâi tot reireint.

— Volliâi-vo cliiourè ellia fenétra, vo dio ! vilhiès sorcièrès, se fe onco on iadzo, sein quie : gâ !

Pé bounheu qu'èin sè metteint ein colère, cein lo fe boeillâ on pou pe foo. Sa fenna et sa balla-mère qu'étiont ein couson dè cein que ne revegnâi pas, veillivont ein l'atteindeint, et quand le l'oïront sacremeintâ pè lo prâ, l'alliront avoué lo falot po lo rappertsi et lo fèrè reintrâ ; kâ po cliiourè la fenétra, coumeint demandâvè, ma fâi, l'étâi on bocon molési.

Onna leçon.

— Ditès-vâi, Marienne, iô va voutra cousena Fanchette, qu'on vâi traci ti lè delons contrè la vela avoué dou gros panâi plieins d'herbadzo, et que cein n'est portant pas dâo jerdinadzo ?

— Ah bin, c'est que le rappertsi dâi z'herbès po fèrè dâi remido et le lè portè à l'apotiquière.

— Ah c'est cein ? cein fâ que le fâ l'herbeusa ?

— On ne dit pas *herbeusa* tsanra de bedouma, on dit *herbiste*.

ANTOINETTE-MARCELINE.

VII

A cent lieues de soupçonner le prix que la jeune fille accordait à cette profession de foi, Simone ajouta :

— L'enjoleuse qui nous prend notre enfant est avec vous comme le jour et la nuit. Nous sommes édifiés sur son compte. Pas une personne, dix, vingt, trente, ont répété que Jean-Louis aurait tort de l'épouser.

— Et si tout ce monde, méchant ou ignorant, avait menti ?

— Hélas ! non. Le malheureux n'est pas revenu. Il n'a pas écrit. Donc il est toujours en état de révolte, soupira la fermière.

— Soit ! mais elle ? qui prouve sa participation volontaire à cette révolte ? Peut-être use-t-elle au contraire de son influence pour détourner M. Jean-Louis d'un projet scandaleux ? Ainsi deviendraient naturels un silence, une absence que vous interprétez sévèrement et qui peuvent mieux finir que vous ne pensez.

— Tout ça, chère petite, répliqua Simone, dénote chez vous un excellent cœur ; mais les sommations arriveront d'un jour à l'autre. Alors, nous serons brouillés avec notre enfant.

Eh ! bien ! voyez-vous, achevait la pauvre femme, encouragée à s'exprimer de cette manière par un signe de son mari, dans des conditions pareilles, vivre seuls est au-dessus de nos forces. Adopter un honnête garçon était déjà notre idée. Elle change en vous connaissant. Restez et nous n'aurons pour vous que des bénédictions.

Antoinette-Marceline, qui avait eu le temps de réfléchir, puisque la proposition de Simone était dans les choses prévues, répondit avec émotion :

— Une vive gratitude me porterait à réaliser votre désir. Malheureusement, mon repos exige qu'une distance très grande s'établisse entre moi et un jeune homme qui, lui aussi, voudrait m'introduire dans sa famille malgré elle.

— Comment ! vous seriez dans le même cas que cette maudite Marceline Bertal ?

— A cela près, rectifia promptement Eustache Dutilleul, que vous êtes exactement tout ce qu'elle n'est pas.

— Et vous renoncez à ce mariage ? demanda Simone.

— Oh ! sans hésiter.

— Voilà qui est bien ! qui est très bien ! furent unanimes à déclarer l'homme et la femme, enchantés de rencontrer là une sorte de justice rendue à leur conduite avec leur fils. Pourquoi Jean-Louis n'a-t-il pas eu affaire à une honnête fille comme vous ?

— Je m'étonne, reprit Eustache, que les gens dont vous parlez dédaignent une personne si vaillante, si accorte. Ils ne vous ont donc jamais vue ?

— Peut-être bien que si. Mais que voulez-vous ? Ce n'est pas à moi de semer la discorde. Je me le reprocherais toute ma vie, affirma Antoinette-Marceline.

Ecoutant cela, les Dutilleul eurent à l'adresse l'un de l'autre un rapide coup d'œil constatant une parfaite similitude entre la rigueur des parents du garçon qui aimait Antoinette et leur propre sévérité avec Jean-Louis.

En même temps, Eustache, pénétré ainsi que Simone de l'opportunité d'une récompense pour tant de bravoure dont la belle moissonneuse donnait la preuve, essaya de concilier ce qu'ils souhaitaient avec ce qui pouvait assurer le bonheur de cette charmante fille.

— Vous nommez celui qui voudrait vous épouser ?

— Pierre Louvard, n'hésita-t-elle pas à répondre.

— Sa profession ?

— Jardinier, sans emploi depuis une longue maladie. On le cite comme fort habile. De plus, il n'est pas un paresseux.

— Eh ! bien ! continua le fermier de Cour-Neuve, pour-

quoi Pierre Louvard n'entrerait-il pas à notre service ! Un bon jardinier augmenterait nos revenus ; et si l'amélioration que j'entrevois était due aux talents de ce jeune homme, qui nous empêcherait, dis donc la bourgeoise, de faciliter un mariage fait, cette fois, pour convenir probablement à la famille Louvard ?

— Tu vas, Eustache, au-devant de ce que j'allais proposer.

L'agitation de Marceline-Antoinette n'était certes pas feinte. Elle n'eût garde, cependant, d'oublier son rôle et s'écria :

— Est-il possible ! vous feriez cela, M. Dutilleul ?

— A condition, rappela le fermier, que vous fixeriez votre demeure à Cour-Neuve.

— Nous serions pour vous, en ce cas, à peu près des enfants ?

— A peu près, en effet.

— Ainsi, tint à bien préciser la jeune paysanne que son plan condamnait à cet excès d'audace, vous ouvrez à des premiers-venus les bras étroitement fermés à Marceline Bertal, à votre fils, quoique leurs droits à une tendresse éternelle soient peut-être meilleurs que ceux de Pierre et les miens ?

Devant cette critique de nature à éveiller de tristes réflexions, mais aucun retour véritable sur eux-mêmes, Eustache et Simone s'étaient levés avec une sorte de fureur douloureuse.

Dutilleul dit assez durement à la téméraire :

— Dispensez-vous, à l'avenir, de parler des absents, surtout de chercher à les défendre ; tâchez aussi que Pierre Louvard soit bientôt au milieu de nous.

— Un mendiant à qui j'ai donné du pain le connaît. Il le rencontrera sûrement. Pierre saura donc où je suis et voudra me revoir ; cela peut exiger une semaine.

— Tant mieux ! remarqua la fermière. Si le projet d'Eustache n'aboutit pas, au moins nous aurons eu le bonheur de vous posséder encore une huitaine de jours à Cour-Neuve.

— Ainsi, vous excusez ma franchise ? demanda Antoinette.

— Oui, répondit la bonne femme, rendue à sa douceur habituelle. Seulement n'oubliez pas les recommandations d'Eustache, ne parlez jamais du fils qui nous chagrine. La paix est à ce prix.

— Bien ! je me souviendrai.

(A suivre.)

Boutades.

La grosse M^{me} Thierret, ou plutôt la mère Thierret, comme on l'appelait à Paris, et qui jouait les duègnes aux Bouffes et au Palais-Royal, allait dernièrement aux bains de Bade. Sans gêne, elle avait pris place dans un compartiment de première classe, bien qu'elle n'eût qu'un billet de seconde. Au bout de quelques minutes de voyage, l'employé allemand paraît à la portière : la voyageuse lui montre son billet. Il fait, en allemand, une observation qu'elle ne comprend pas ; elle répond, en français, par une explication dont, à son tour, il ne comprend pas le sens.

La discussion s'échauffe, toujours en deux langues différentes, et l'employé furieux ouvre brusquement la portière.

La mère Thierret, se croyant menacée, lui envoie alors une calotte formidable, qui le cloue sur son marchepied.

L'employé, se tenant la joue, va faire son rapport,

tandis que la mère Thierret, satisfaite, s'arrange dans un coin pour faire un petit somme.

A la station, le chef de train paraît à son tour.

— Madame, s'écrie-t-il en français passable, m'expliquez-vous ce qui s'est passé entre vous et mon employé ?

La mère Thierret tutoyait tout le monde... et son père.

— A la bonne heure ! s'écria-t-elle, on *te* comprend, *toi*, *tu* parles français ! Ce n'est pas comme *ton* subordonné. Eh bien ! je lui ai flanqué une giffle, à *ton* employé !

— Mais pourquoi cela ?

— Pourquoi ? parce qu'il était inconvenant, *ton* employé !

— Comment, est-ce qu'il aurait levé la main sur vous ?

Par exemple ! c'est moi qui l'aurais flanqué sur les rails !

— Alors, que lui reprochez-vous ?

— Il a été insolent, *te* dis-je, il m'a dit des sottises !

— Comment avez-vous pu le comprendre, puisqu'il parlait allemand ?

Et la mère Thierret, haussant les épaules :

— Que *tu* es bête ! Quand un chien m'aboie après les jambes, je comprends bien qu'il veut me mordre, et pourtant je ne sais pas parler *chien* !

Un jeune homme qui avait aspiré jadis à la gloire par l'art musical, et qui, après de longs et nombreux efforts, n'avait abouti à tirer d'une clarinette que d'affreux canards, se présente dernièrement chez un luthier et offre de lui vendre son ingrât instrument :

— En quel ton est votre clarinette ?

— En buis, monsieur !

Une Anglaise, en séjour à Lausanne, et qui a une peur terrible du choléra, recevait dernièrement une dépêche télégraphique de Marseille. Elle ne l'eût pas plus tôt décachetée, qu'elle la jeta sur la table pour courir après le facteur lui demander si cette dépêche avait été désinfectée. Le facteur répondit avec calme : Certainement, madame.

La livraison de septembre de la *Bibliothèque universelle* vient de paraître et contient les articles suivants :

Les idées dramatiques en France avant la grande éclipse romantique (1816-1826), par M. Ed. Sayous. — Le grand frère. — Nouvelle, par M^{me} Jeanne Mairet. — Excursion en Algérie et en Tunisie, — mai-juin 1883, — par M. H. Maystre. (Troisième partie.) — De l'origine des noms de famille, par M. A. de Verdilhac. — La littérature bulgare, d'après une récente publication, par M. Louis Leger. — Une enquête agricole, par M. Const. Bodenheimer. — Chroniques italienne, allemande, anglaise, russe, suisse et politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, à Lausanne.

L. MONNET.